

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

**À NOS VIES
IMPARFAITES**

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Fille en colère sur un banc de pierre
Soyez imprudents les enfants

VÉRONIQUE OVALDÉ

À NOS VIES IMPARFAITES

Nouvelles



© Flammarion, 2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0743-5

ISSN : 2555-2848

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

LES DÉSARROIS D'AUGUSTE BARAKA

Par un jeudi d'octobre, dans la salle de bains de son appartement de la rue du Roi Carle, Auguste Palanquin décide de renverser la vapeur. Il a 28 ans et il est temps, pense-t-il, de « changer de braquet ». Jusqu'à ce jour, il s'est toujours défini comme un type qui n'a pas de chance. Ce qui est, d'une certaine façon, fort malin puisque cette posture évite les mauvaises surprises. Tout événement qui se déroule sans accroc est accueilli comme une bénédiction. Si cette tendance ne fait pas de vous le plus

agréable des amis (se plaindre continuellement est fatigant pour vos camarades, cela va sans dire), elle n'empêche pas d'être apprécié en tant que convive occasionnel. Auguste P. a en effet appris à moduler ses accès d'auto-apitoiement en les travestissant, lors des dîners, en autodérision, il fait rire (de soulagement) ses hôtes en plaisantant sur sa maladresse et son absence de bonne fortune. Il est toujours réconfortant que la foudre tombe sur la maison du voisin plutôt que sur la nôtre.

Cette prédisposition à la déveine avait commencé fort tôt. Le père d'Auguste P. était officiellement capitaine au long cours. Et l'enfance d'Auguste (prénomé ainsi dans un élan de démesure qui se voulait pro-

phétique par ledit capitaine) fut ballotée de port en port au gré des pérégrinations de son père qui, par une bizarrerie qu'on aurait été bien en mal d'expliquer, se contentait d'apporter sa contribution de capitainerie en capitainerie en attribuant des emplacements aux navires de passage, s'assurant avec autorité du bon accueil des bâtiments.

(J'ai ma théorie sur la question, je pense que le père d'Auguste P. était capitaine au long cours comme je suis astrophysicienne. Mais on le sait bien, il suffit parfois de porter une belle casquette et de répéter à l'envi, et avec assez d'aplomb, qu'on est pilote de ligne pour que tout le monde s'accorde sur vos mérites aériens.)

En l'occurrence, le père d'Auguste aurait adoré que son fils devienne réellement capitaine au long cours. Or Auguste avait développé, dans cette enfance itinérante, un caractère mélancolique et taciturne – son père disait « un manque d'élan vital ». Monsieur Palanquin père ne restait pas plus de six mois en poste quelque part pour exercer ses modestes fonctions, aussi Auguste ne finissait-il jamais l'année scolaire là où il l'avait débutée. Cette scolarité spasmodique fit naître chez lui un goût prononcé pour la solitude – adversité fait loi –, il passait ses journées libres, avec un petit enregistreur et un micro, à traquer les conversations, même si les conversations en tant que telles ne l'inté-

ressaient pas, en quête des bruits les plus divers (papier froissé, cliquètement du radiateur, ratis-sage des graviers, corne de brume, envol de goélands, craquement de la deuxième marche en partant du haut). Auguste était un garçon qui ne cherchait pas la compagnie de ses pairs. Il était celui qui serait demeuré dans sa cachette toute la nuit alors que tout le monde aurait arrêté de jouer à cache-cache. Personne ne serait venu le prévenir. Parce que personne ne se serait rendu compte de son absence.

Et puis Auguste P. n'aimait pas l'océan. Ce n'est pas qu'il avait le mal de mer (d'ailleurs il l'avait), c'est surtout que l'océan l'effrayait. Son odeur, sa fureur camouflée sous ses

dehors placides, ses abysses terrifiants, ses bestioles aveugles et carnassières, son triste état actuel – ce qui confortait Auguste P. dans la morne opinion qu’il avait des humains –, tout cela le rendait malheureux et l’épouvantait.

Il avait donc été un fils plutôt décevant.

Pour parfaire ce portrait d’une enfance assez ratée, sa mère un beau jour était partie enseigner l’obstétrique en Zambie. Elle lui envoyait des cartes postales (qui lui parvenaient toujours avec quelques mois de retard puisque Monsieur Palanquin père continuait ses pérégrinations de port en port) où elle lui promettait qu’il viendrait bientôt la rejoindre dans ce magnifique pays

sans aucun accès à la mer. Inutile de préciser que la chose jamais ne se produisit.

Auguste vécut avec son père jusqu'à l'avant-veille de ses dix-huit ans. Ce soir-là le capitaine Palanquin descendit de son bureau par l'ascenseur – il avait toujours dit qu'il empruntait exclusivement les escaliers car les ascenseurs étaient une invention dégradante et de ce fait infernale ; il lui arrivait toutefois, s'il débarquait tôt le matin ou s'il était resté seul tard le soir dans les locaux, de recourir à la mécanique hydraulico-électrique de l'ascenseur de la capitainerie. C'était l'un de ses menus régals clandestins. Un brin honteux – il fallait que personne ne le surprît – mais tout à

fait délicieux. Ce fut sans doute pour cette raison que la tête lui tourna et qu'il se trompa de bouton. Il appuya sur le -1 au lieu du RDC, s'adossa avec plaisir à la paroi du fond en déployant son journal (chose qu'il ne pouvait se permettre dans les escaliers), or le -1 menait aux parkings et, comme dans beaucoup de cabines d'ascenseur, la paroi du fond se transformait alors en porte coulissante. Elle s'ouvrit, le capitaine Palanquin tomba à la renverse et se brisa la nuque sur le béton du sous-sol.

Le prêtre qui officia à ses funérailles parla des morts absurdes et mystérieuses. Il évoqua Eschyle qui était mort parce qu'il avait reçu une tortue sur la tête – on raconte

qu'un rapace passant au-dessus du crâne luisamment chauve du philosophe avait lâché sa proie pour en fracasser la carapace sur un si beau caillou. Ce qu'Auguste aurait voulu savoir, c'est s'il y avait un atavisme de la malchance. Son grand-père, le père du capitaine, était mort dans de navrantes circonstances lui aussi : il était féru de chasse sous-marine et s'adonnait à sa passion, armé d'un fusil qu'il avait lui-même bricolé (un tendeur, un câble, un bâton, une flèche). Il adorait pêcher quand il pleuvait (suroxygénation de l'eau + excitation intense des carnassiers). Un jour d'orage sa flèche s'était transformée en paratonnerre idéal et le vieux bonhomme fut foudroyé tout de go. On comprendra

les inquiétudes d'Auguste P. quant à son hérédité.

La cérémonie se déroula le lendemain de ses dix-huit ans, ce qui autorisa sa mère à ne pas revenir de Zambie puisque dorénavant son fils était majeur. Elle fit livrer une couronne de fleurs au cimetière et une corbeille de fruits à Auguste – une petite explosion de saveurs exotiques : Auguste eut l'impression qu'elle lui avait envoyé une bombe, de celles que les terroristes cachent dans les poubelles du métro. Évidemment il n'y toucha pas. Il laissa son enregistreur à côté afin de percevoir le son de la putréfaction – car il y a un son de la putréfaction : déliquescence, recroquevillement, suintement, cliquetis. Rien de mor-